

UN NID SOUS LA FEUILLÉE

(Pour le SAMEDI)

Une belle journée de printemps, voyant tout en noir et ayant pour seul guide le hasard, je m'en allais bien lentement et bien tristement, laissant toute liberté à mon imagination qui, de la vie ne me montrait qu'orages, où tout était vil et méprisable, où bonheur se confondait avec malheur, ... que de désillusions recevait mon cœur en se heurtant sans cesse vers cette existence effective.

Je me trouvais malheureuse, des larmes brûlantes et amères ne surent calmer l'agitation de ma tête en feu.

Comme une ombre, je me glissai dans un sentier solitaire ; là encore, je vis la timide fleur printanière meurtrie, étouffée sous les ronces et les épines. Pauvre fleur ! quelle triste destinée, naître et mourir sans avoir vécu !

Cette force intellectuelle qui était en moi menaçait de m'abandonner. Ce chemin devenait trop difficile à parcourir, je souffrais et je doutais, en dépit de la foi que m'offrait mon ange consolateur.

Enfin, lasse de tout, je détachai mes yeux de ce sombre tableau... Je perçus dans un coin du ciel un lointain rayon de soleil qui me ranima, comme une douce rosée une pauvre fleur au déclin de sa vie. Ce jet de lumière venait en secret donner courage, confiance : Dieu est bon, il voulait me conserver l'espérance, me laisser voir que sur cette terre d'exil il pouvait se rencontrer quelques heures de bonheur. Ce point brillant dans l'espace indéfini présageait un événement heureux

Tout dans la nature faisait silence, le faible gazouillis d'un oiseau vint seul troubler le calme de ma retraite. Un sourire de pitié effleura ma lèvre : pauvre moi ! pauvre insensée, dédaigneuse de tout !... Est-ce là du bonheur ? me disais-je. Le doute, cet ennemi acharné de la foi, me tenait sous son gantelet de fer.

Mais un bruissement de feuilles dissipa ce fantôme. D'un bosquet un rossignol s'éleva. Je m'approchai, voir, — près de moi il y avait du bonheur. On bâtissait un nid sous la feuillée, dans la solitude, loin des regards indiscrets et des cœurs méchants. Pour surprendre le retour, je me blottis près d'un arbre. Il revint à tire-d'aile, accompagné de sa rossignolette, ayant de son voyage rapporté un peu de laine arraché à quelques buissons. Après un regard inquiet et inquisiteur jeté ici et là, le couple heureux entra au nid. Quel soin déployèrent-ils à construire ce nid de leurs amours ! Quelle paix j'en remportai !

Quelques jours après, dans ce sentier que j'aime aujourd'hui, ce seul témoin de mes rêves de bon-

heur, ce seul ami de mes larmes ; comme une ombre, je pénétrais sans bruit sous ces grands arbres. J'étais avide de beau et de grand... J'avais souvenance du bosquet, où, à cette heure, devait régner le bonheur à son apogée, mais... j'avais peur, je craignais de n'y rien trouver... qu'un nid vide que l'aquilon du bonheur n'avait pas su respecter.

Au loin, mon oreille inquiète saisit un timide prélude, des tons faibles presque indécis. — J'espérais les doux accents de Philomèle !

Des notes suaves et harmonieuses de grands maîtres, des roulades précipitées, brillantes et rapides, répercutées dans les hautes cimes des arbres me ravissaient, j'avais devant moi : l'idéal du bonheur.

Dans un petit lit douillet, trois jeunes rossignols que la mère apaisait par quelques mouches et que le père calmait par une berceuse aux modulations pures et flexibles, aux sons filés, enchanteurs et pénétrants.

La paix de cette solitude, brisée par la prodigieuse variété de ramage de ce chantre avait, pour mon cœur insatiable, un charme que jamais être humain n'aurait pu donner. — Il se faisait tard la nuit serene étendait son ombre mystérieuse. — Je me trouvais heureuse, je me croyais puissante, je voyais les elfes et les gnomes sous ma domination.

Un pâle rayon de lune dans le lointain me laissait voir la toit où une mère que j'adore et des frères et sœurs que j'aime, attendaient mon retour. Je hâtai le pas.

Oh ! que je suis ingrate ! moi qui me plaignais du sort, et, n'ai je pas ici, comme le rossignol, un tout petit nid bâti sous la feuillée.

Cette maison aimée, située au milieu d'arbres gigantesques que les oiseaux peuplent et qui nous gratifient de leurs chants doux et purs, n'est-ce pas avoir une douce destinée ? Que désirer de plus ?

Oh ! maintenant je ne céderais pas mon petit coin de terre pour tout le Pérou, car c'est ici que j'ai trouvé le calme et le bonheur. Que je plains ceux qui n'ont pas eu l'été un nid sous la feuillée. Il y fait si bon, l'air y est si pur, on s'y sent si bien revivre.

Oh ! lecteurs, je vous suis une inconnue, néanmoins je vous offre, dans ma petite ville-campagne, un pied-à-terre ; il y a encore plus d'un coin enchanteur. Que vous me faites pitié, vous tous qui n'avez pas la douce brise de nos grands arbres, pour dissiper les sombres nuages accumulés sur votre front par tous ces tracassés de grande ville, et pour vous bercer de l'espérance de jours heureux.

OMBRA

Jadis on était considéré lorsqu'on était quelque chose ; aujourd'hui il suffit d'être quelque chose.

ALPHONSE KARR POÈTE

L'illustre auteur Alphonse Karr avait quatre-vingts ans et tout en arrosant les fleurs de son superbe jardin de Nice, envisageait sa mort prochaine avec une serene philosophie. L'on en jugera par les vers suivants :

Le vingt-quatre novembre, en l'an mil huit cent huit,
Ma jeune âme, un beau soir, cerieuse, étourdie,
Du paisible nant imprudemment sortit.
Et gagna cette maladie
Qu'on appelle la vie.

Mais dont, avec le temps, tout le monde guérit.
Je vis fort retiré des hommes et des choses,
Et l'on me fait plaisir, dans ma maison bien close,
De me laisser en paix causer avec mes roses.

Aux almanachs cela semble donner raison,
Cependant mes pensers sont rarement moroses ;
Désœuvré ce matin, passe-temps peu commun,
J'ai compté mes cheveux...

Il n'en manque pas un.
Sur une mer houleuse, et debout à la lame,
Je passe pour donner un joli coup de rame,
Et quant, malgré le ciel, il faut faire pleuvoir,
Mon bras ne se plaint pas du poids de l'arrosoir.

Girollées et lilas, roses et violettes,
Chèvrefeuille et muguet, vivantes cassolètes,
Me gardent leurs parfums, m'invitent à leurs fêtes,
Et j'en jouis autant qu'à mes premiers printemps.
— La nuit, le rossignol me dit les mêmes chants,
Et dans la mer d'azur, — à la fin des journées,
Quand le soleil descend, embrasant les nuées
De tons jaune, lilas, vert, violet,
Hosanna !

De mon cœur monte un hymne muet...

Et je cherche à l'Éons pour presser dans la mienne
Une petite main qui sente et qui comprenne.
Quatre-vingts ans ? qui ? Moi ! Vieil almanach, tu mens.
J'ai quatre fois vingt ans.

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Magnifique prime offerte par le SAMEDI à tous ses abonnés et lecteurs.

UN HOMME DE PRÉCAUTION

Un monsieur entre, huitième, dans un wagon de seconde, et place, avec des soins infinis, une petite valise sous la banquettes.

— Là, dit-il, voilà qui est fait, j'espère qu'il n'y aura pas d'accident.

— Que contient donc votre valise ? demande un voyageur indiscret.

— Quelques kilogrammes de dynamite.

Aussitôt le wagon se vide comme par enchantement, et le monsieur, ouvrant sa valise, en retire son déjeuner qu'il dévore avec appétit.

FAUSSE JOIE



I

Premier client (prenant possession d'un fauteuil chez le barbier). — Une coupe de cheveux et une barbe, s'il vous plaît.

Deuxième client (qui attend son tour). — Au moins en voilà un qui ne prendra pas beaucoup de temps au perruquier.



II

Premier client (calculant perruque et fausse barbe). — Quelle distraction, voilà-t-il pas que je suis sorti du théâtre sans enlever mes postiches.

Deuxième client. — ????